

Assemblée générale de la CORREF 2025

18 novembre 2025 - Lourdes

Intervention du Fr. Adrien Candiard, op



Les plus stables, ou les plus indéboulonnables d'entre vous, se souviennent peut-être qu'il y a sept ans, la sœur Véronique m'avait invité à m'adresser à vous pour conclure vos travaux ; alors que je suis appelé cette fois à les introduire, je mesure la marche du temps entre ces deux invitations, et je ne peux m'empêcher de penser : c'était le bon temps ! Ceux qui étaient là en 2018 se souviennent pourtant que l'ambiance n'était pas franchement à la fête. Nous entrions de plain-pied dans la tempête des abus, sans avoir encore les chiffres de la Ciase, sans rien savoir de suspect sur Jean Vanier, sans soupçonner la moitié de ce que les années suivantes allaient nous apprendre, mais déjà bien conscients que la vague arrivait et qu'elle ne nous laisserait pas indemnes. À l'époque, je vous parlais de liberté et de gouvernement dans la vie religieuse, de façon plutôt tonique, parce que je voyais bien que ça n'allait pas. Il y a sept ans, ce n'était pas la forme, on déboulonnait les idoles, on découvrait l'ampleur des drames, on remettait nos fonctionnements en question, on perdait pied peut-être, ou on avait envie de vomir, mais on avait une chose : on avait l'espérance. Les dossiers s'ouvraient, les cœurs s'ouvraient, les choses allaient changer. Au milieu d'une Église remise en question, la vie religieuse était plus secouée que le reste, mais on pressentait que du tsunami pourrait sortir une vie religieuse renouvelée, purifiée de ses tentations sectaires, de son culte de la personnalité (des fondateurs, des supérieurs), de son autoritarisme ordinaire et des humiliations acceptées, de ses abus qui la défiguraient.

Je n'idéalise rien : pour vous, cette période a été éprouvante, et parfois elle l'est toujours ; éprouvante, pour ne pas dire abominable. Je ne me contentais pas de faire de grands discours prophétiques pour prétendre vous secouer un peu, comme si les circonstances ne suffisaient pas à secouer l'Église entière : à mon petit niveau aussi, sans rien de comparable à ce que les supérieurs de congrégation devaient affronter, je commençais à découvrir des situations révoltantes et à vaciller plus d'une fois. Mais on construisait, on libérait, on allait vers une Église plus sûre et, dans nos communautés, vers des rapports plus vrais, plus évangéliques, sans domination.

Sept ans plus tard, il ne s'agit pas de remettre en question le travail accompli – et accompli très courageusement dans beaucoup de congrégations (fier que la Corref ait été aux avant-postes). Mais comme toujours, on s'aperçoit que la libération nécessaire de la parole n'a pas produit tous les effets attendus. Il y a bien sûr les endroits où le vieux monde résiste : il serait naïf de penser que les abus n'appartiennent qu'au passé de l'Église, hélas. Mais surtout, le nouveau monde n'est pas si idyllique. Pour les supérieurs que vous êtes, c'est aussi un monde de suspicion, peut-être même de soupçon systématique à l'égard de l'autorité, qui est parfois sorti des décombres. Au banc des accusés, au premier rang, l'obéissance. C'est normal, après tout, parce qu'elle a tant servi de façon si perverse. C'est logique qu'en retour, on la regarde avec prudence. Mais doit-on jeter le bébé avec l'eau du bain, quand le bébé risque de n'être rien moins que la vie religieuse elle-même ? Vous savez mieux que personne que, s'il n'y a plus d'obéissance, il n'y a plus grand-chose qui marche.

Chez nous, les dominicains, c'est le seul des trois vœux qu'on formule explicitement, alors vous imaginez... Un frère, rapportant le propos d'un autre qui s'exonérait de la participation aux laudes pour aller faire son footing en disant « *J'estime* que j'y ai droit » ou « que cela vaut une prière », remarquait qu'une phrase qui commence par « *J'estime* » ne peut jamais bien se terminer... Si une demande du supérieur doit être évaluée avec le psychologue et l'avocat avant qu'on y réponde, cela change un peu la donne. Sans aller jusque-là, vous voyez bien ce qu'est le risque d'une relation aux supérieurs sous le soupçon de l'abus d'autorité et la menace du recours judiciaire : cela complique un brin l'exercice de vos responsabilités, déjà assez pénibles comme ça. Bien sûr, s'il y a quelqu'un à blâmer, ce sont les abuseurs : le doute sur l'obéissance est une victime de plus, moins tragique sans doute que d'autres, mais considérable, de leurs méfaits.

Mais ce n'est pas seulement un problème qui se pose aux supérieurs, un ennuyeux grain de sable dans le bon fonctionnement de nos institutions. Cela pose plus largement des questions vertigineuses : est-ce que tout acte d'autorité peut-être lu comme un abus ? Est-ce que l'obéissance

n'est jamais qu'un instrument au service de l'asservissement ? Il faut se souvenir que, si la Révolution française a aboli les vœux religieux, ce n'était pas d'abord par anticléricalisme forcené ni par désir de faire main basse sur les biens des ordres religieux, ni même comme on l'a beaucoup dit à l'époque pour sortir des cloîtres des malheureux qui n'avaient jamais demandé à y entrer, mais en cohérence avec une conception très puissante de l'individu autonome, qui ne peut aliéner sa propre liberté, même volontairement. On ne peut pas rejeter d'un revers de la main cette anthropologie comme « individualiste », un terme facilement péjoratif, car c'est cette conception de l'homme qui nous a aidés justement à identifier et à refuser les abus sur les personnes. On a besoin de cette attention à la liberté de chacun.

Mais est-ce qu'il faut accepter alors toutes les conséquences de ce bienheureux individualisme ? Pour le dire autrement, est-il encore possible de proposer la vie religieuse après la crise des abus, ou est-ce que le premier abus, au fond, c'est la vie religieuse elle-même ?

Il me semble pourtant qu'il y a un danger plus grand encore que celui de cette irruption du juridique, et parfois même du judiciaire, de la loi qui protège et de la règle qui étouffe l'esprit, dans notre vie religieuse. Un danger plus grand mais plus impalpable, impossible à mesurer de façon objective, et que je ne ressens peut-être que par une suite de hasards malheureux qui ne font pas une statistique : vous en jugerez à partir de votre propre expérience.

Je veux parler de la montée d'une certaine amertume. Amertume face aux supérieurs, ou à la congrégation soudain personnifiée, parce qu'on n'est pas entendu, encouragé, vivifié, considéré. Les supérieurs, ça ne comprend rien : c'est même à ça qu'on les reconnaît. Mais parfois, il me semble que ce ne sont pas les supérieurs qui ont déçu, mais carrément la vie, qui n'a pas tenu toutes ses promesses. On en parle, des polytechniciens dans la vie religieuse, qui portent parfois (pas toujours, Dieu merci) le deuil ostensible du grand avenir qu'on leur avait promis toute leur jeunesse, et qui pour finir n'ont pas goûté aux succès annoncés sans y avoir jamais tout à fait renoncé. S'il n'y avait que les polytechniciens, on serait tranquille, mais ils sont bien plus nombreux à avoir espéré trouver dans la vie religieuse le bonheur (ne le leur a-t-on pas imprudemment promis ?), compris comme l'accomplissement de leur être, comme l'actualisation de tout leur potentiel (pour le dire avec un vocabulaire vaguement thomiste) ou comme la réalisation de la meilleure version d'eux-mêmes (pour le dire avec les mots du développement personnel, qui ont pu pénétrer assez loin dans notre discours sur nous-mêmes). On connaît le mot de Flaubert dans une lettre à Louise Colet : « Le bonheur est un mythe inventé a le diable pour nous désespérer. » Bien sûr, veiller à l'épanouissement de chacun dans nos communautés, c'est une bonne idée, meilleure en tout cas que d'espérer la sanctification des frères et des sœurs.

Mais promettre que notre mode de vie va conduire à cet épanouissement, comme nous avons sans doute envie de le faire pour tourner le dos à une conception doloriste sur laquelle les abus ont pu prospérer, c'est s'engager bien au-delà de ce que nous pouvons raisonnablement faire, bien au-delà de ce que proposent nos différentes familles religieuses, bien au-delà de ce que le Christ lui-même promet à ceux qui le suivent. Les béatitudes sont un discours sur le bonheur, certes, pas sur le bonheur par la réussite. Le drame de ces promesses non tenues, de la vie en général, de la vie religieuse en particulier, c'est qu'elles peuvent engendrer l'amertume.

Et l'amertume, on le sait bien, ça pourrait tout, ça détruit tout à la racine : c'est ce qui peut nous faire jeter l'éponge. Un religieux pécheur, ça passe. Un religieux qui galère avec la chasteté, qui lutte avec la gourmandise, qui se laisse dominer par l'impatience ou la colère, ce n'est pas perdu : c'est un religieux qui sait qu'il a besoin de la grâce, qu'il a besoin de la miséricorde de Dieu et de ses frères, et qui peut-être saura mieux comprendre les pécheurs. Mais un religieux amer, qu'est-ce qu'on peut en faire ? Est-ce qu'il va demander pardon, s'amender ? Est-ce que ses propres manquements vont le rendre plus indulgent ? C'est la catastrophe totale.

Alors qu'est-ce qu'on fait ? On fait comme d'habitude quand on ne sait pas quoi faire d'autre : on ouvre la Bible. Et quand on est paresseux, on va aux livres courts. Il y a sept ans, j'avais ouvert avec vous la lettre à Philémon et ses vingt-cinq versets. Aujourd'hui, je pense au livre d'Aggée et à ses deux chapitres. Ce n'est pas forcément la plus grande star des prophètes de l'Ancien Testament, mais il y a de quoi le lire ou le relire.

Aggée, qui vit à la fin du VI^e siècle avant Jésus-Christ, n'affronte pas la période la plus tragique de l'histoire sainte — deux générations avant lui, les habitants de Jérusalem ont connu un siège abominable, suivi d'une destruction de la ville et du Temple, puis d'une déportation de la population à Babylone. Mais la période d'Aggée, plus calme, n'en est pas moins extrêmement déprimante. Les Babyloniens avaient au début du siècle déporté une bonne partie de la population, mais Dieu, par le prophète Jérémie, avait promis aux déportés qu'ils reverraient la terre promise, qu'ils retrouveraient Jérusalem. Après soixante-dix ans d'exil, grande joie : les Babyloniens sont vaincus par les Perses, dont le roi, Cyrus, décide de mettre fin à l'exil des juifs. C'est le grand retour à la maison, dans l'enthousiasme : Dieu ne nous a pas oubliés, et nous allons retrouver la splendeur du temps de David et Salomon. Certes, les patrons, c'est les Perses, mais on va voir ce qu'on va voir !

Et justement, on ne voit pas grand-chose... Pas de catastrophe, non. Simplement, tout est plus difficile que prévu. D'abord, les exilés revenus à Jérusalem s'aperçoivent qu'il y a déjà du monde : des juifs restés sur place à l'époque, parce que les Babyloniens n'ont pas pu déporter vraiment tout le monde ; et des populations des environs venues s'installer pendant ces soixante-dix ans d'absence. Entre ceux qui reviennent et ceux qui sont là, tout ne sera pas simple, même entre juifs. Et puis c'est bien beau de vouloir reconstruire Jérusalem, ses murailles, ses palais, son Temple, mais pour tout cela, il faut de l'argent, et Cyrus n'en a pas donné, ou pas assez. Bref, le grand rêve du retour tourne non pas au cauchemar, mais au morne réveil dans un quotidien difficile, à compter les sous en fin de mois, à constater qu'aucun souci n'est réglé. On en a même arrêté de reconstruire le Temple de Dieu, détruit par les Babyloniens. On s'y était mis, plein d'entrain, dès le retour d'exil, et puis devant l'ampleur de la tâche, on a lâché l'affaire. Pas définitivement, mais il y avait plus urgent. Il fallait tout rebâtir. Le temps du Temple viendrait, mais ce n'était pas le moment. On en est là, seize ans après le retour.

C'est en cette période déprimante, à la fin de l'été 520, qu'un prophète dont on ne sait rien par ailleurs, Aggée, interpelle le peuple de Jérusalem au nom de Dieu. Dieu va-t-il s'excuser pour cette réalité si décevante ? Va-t-il au moins donner quelques paroles de consolation et de douceur ? Pas du tout. « Rendez votre cœur attentif à vos chemins », commence Dieu : regardez d'abord qui vous êtes et ce que vous faites. Et quand on regarde, c'est plutôt déprimant : « Vous avez semé beaucoup, mais récolté peu ; vous mangez, mais sans être rassasiés ; vous buvez, mais sans être désaltérés ; vous vous habillez, mais sans vous réchauffer ; et le salarié met son salaire dans une bourse trouée. » Description frappante d'une vie mécanique, à la surface de soi-même, où l'on fait tout ce qu'il faut, on mange, on boit, on s'habille, on va bosser, on voit des gens, on dit les laudes et les vêpres, on prêche peut-être, on fait des réunions, mais malgré tout, il manque un truc, un truc important, un truc qui donne du sens à toute cette routine. Et sur ce qui manque, Aggée a bien une idée : c'est le Temple de Dieu, qu'on a négligé de reconstruire.

07 Ainsi parle le Seigneur de l'univers : Rendez votre cœur attentif à vos chemins :

08 Allez dans la montagne, rapportez du bois pour rebâtir la maison de Dieu. Je prendrai plaisir à y demeurer, et j'y serai glorifié – déclare le Seigneur.

09 On attendait beaucoup, et voici qu'il y a peu ; ce que vous avez rapporté à la maison, j'ai soufflé dessus. À cause de quoi ? – oracle du Seigneur de l'univers. À cause de ma Maison qui est en ruine, quand chacun de vous s'agite pour sa propre maison.

Tout le monde s'est dit : je fais d'abord ma vie, ma maison, mon business, et puis après je m'occuperai de Dieu. Mais on va s'occuper du plus pressé. C'est pour cela, dit Dieu, que rien ne marche. Bref, on dirait en rugby qu'il faut remettre l'église au milieu du village.

Si nous nous reconnaissons dans ce que décrit Aggée pour son époque pas tragique mais décevante, amère et sans fruit, alors la question pour nous est : qu'est-ce que c'est que ce temple qu'il nous faut à tout prix reconstruire ? Comment on fait, pour suivre la leçon d'Aggée pour la vie religieuse de notre temps ?

Bien sûr, ce n'est pas une conception païenne, magique, qui est en jeu. Pas besoin littéralement d'un temple qu'on n'aurait pas (d'ailleurs, Dieu avait poussé David à ne pas le construire : ce n'est pas toi qui me bâtiras une maison, c'est moi qui te ferai une maison). Ni une approche tout aussi païenne : on n'a pas donné à Dieu sa part, alors il boude et punit. Un frère polonais me disait il y a 20 ans : "C'est normal qu'en France vous n'ayez plus de vocations : vous ne dites pas le rosaire, vous ne dites pas la messe". Cela m'avait un brin agacé : d'abord parce qu'on dit la messe, et même le chapelet, et sans vouloir être snob, l'analyse du processus de sécularisation était tout de même un peu courte. J'imagine d'ailleurs que 20 ans après, les évolutions de la société polonaise l'ont amené à réviser son jugement et à comprendre que le temple que Dieu veut, ce n'est pas une petite succursale où il peut prélever sa part du gâteau et où il prendra soin de nous en échange. L'idée du Dieu qui règle nos problèmes et organise nos triomphes, du Dieu plombier, est bien morte sur la croix.

Alors quoi ? Je ne prétends pas avoir fait le tour du sujet, mais deux remarques :

- Il reproche bien aux hommes d'avoir pensé à eux-mêmes d'abord avant de s'occuper de Dieu. Pas un caprice, mais un décentrement. La vie baptismale, la vie religieuse nous y appellent avec force. C'est donc ça, le secret ? Le renoncement, tout simplement ? C'est aussi vieux que le jeune homme riche ! Sans doute, mais pas forcément si évident. Effet de génération : dans ma formation de religieux, il n'y a pas si longtemps, on ne m'en a pas tellement parlé, me présentant plutôt la dimension positive et épanouissante de notre vie. Cela n'est possible que si on a renoncé à soi-même : non pas à être soi-même, à réfléchir, à parler et défendre son point de vue, à vivre. Mais renoncer précisément à réussir : c'est la leçon du jeune homme riche, qui ne veut pas mal faire, mais veut (déjà !) réussir sa vie. La pression du bonheur l'obsède, c'est d'elle qu'il devrait se libérer. Se préoccuper du temple plus que de sa maison, c'est ne pas se prendre au sérieux, où plus exactement savoir que ce qui est sérieux en nous, c'est ce que Dieu y fait. Il ne s'agit plus alors de réussir sa vie, mais plus modestement de réussir à vivre : malgré les occasions manquées, les incompréhensions, les absurdités, ne pas se laisser gagner par l'amertume.

Paul-Dominique qui a enseigné le marxisme toute sa vie, alors qu'il préférait saint Paul : sa joie de vieux frère, sans une once d'amertume, c'est réussir à vivre. Alors qu'il aurait pu ressasser, parce qu'on ne l'a pas laissé réussir sa vie.

Cela interroge notre capacité à faire face à la contrariété et à l'échec, au refus même injuste. Si on ne sait pas dépasser l'humiliation, la suite du Christ va être compliquée. Qu'est-ce qu'on montre aux gens à qui on prêche... Ligne de crête : pas faire l'éloge de l'humiliation non plus... Mais en général la vie s'en charge toute seule. L'essentiel est de n'être pas démuni. L'Évangile nous donne du biscuit à toutes les pages sur la question !

L'usage abusif de ce renoncement chrétien est aussi déformé que la grimace par rapport au sourire. Parce que les sépare l'étendue qui distingue détruire et donner.

- Donner, c'est justement ce à quoi sert le Temple, qui est le lieu du sacrifice.

Or « le Temple de Dieu, c'est vous » : ma vie, pour apprendre à me donner à la suite du Christ. Et tant que pas cela, la stérilité que dénonce Aggée. Si la vie religieuse peut servir l'Église et le monde, c'est comme école du don de soi. Qui n'a rien à voir avec l'autodestruction. Parce qu'une vraie conception du don de soi ne s'oppose pas à l'anthropologie de l'individu autonome : en un sens, elle la suppose et la dépasse. Si notre vie religieuse n'aide pas à devenir soi-même (pas dans la réussite, je n'y reviens pas), si elle m'empêche d'exister comme sujet, alors je ne peux plus me donner. Pour me donner, il faut qu'il existe un moi. La croix du Christ n'est pas le couronnement d'une vie de silence et de sainte discrétion, mais le don généreux et total, sans amertume, d'une vie pleine et vraie.

Parmi les drames de l'abus, il y a la destruction, partielle ou totale, de ma capacité à me donner. Or c'est ce que j'ai de plus précieux.

La crise des abus nous oblige à réinterroger notre vocabulaire, notre théologie. Une chance : redécouvrir le vrai sens des notions, à détache d'utilisations perverses. Ne pas abandonner ces termes, renoncement et sacrifice, parce qu'on a pu en faire des instruments de destruction. Les relire à la lumière de ces douloureux enseignements, ce n'est pas remettre un couvercle, mais continuer à méditer sur la suite du Christ.

Voilà le programme qu'Aggée nous propose à notre retour d'Exil, quand tant est à reconstruire dans l'Eglise et dans nos congrégations : commencer par rebâtir le Temple, par travailler notre capacité de nous donner réellement, librement, sans souci de réussite. Si nous y parvenons, alors

tout ne sera pas fait : il restera plein de choses pour vos groupes de travail. Mais tout ce reste nous sera donné par surcroît.

Version anglaise

The most stable among you, or the most unshakeable, may remember that seven years ago, Sister Véronique invited me to address you at the conclusion of your work; whereas this time I'm called to open it. I measure the passage of time between these two invitations, and I can't help thinking: those were the good old days! Yet those who were there in 2018 remember that the atmosphere was hardly festive. We were entering head-first into the abuse crisis, without yet having the Ciase figures, knowing nothing suspicious about Jean Vanier, not suspecting half of what the following years would teach us, but already well aware that the wave was coming and that it would not leave us unscathed. At the time, I spoke to you about freedom and governance in religious life, in a rather energetic way, because I could see that things weren't right. Seven years ago, things weren't good—we were toppling idols, discovering the scale of the tragedies, questioning our ways of functioning, perhaps losing our footing,

or feeling sick to our stomachs—but we had one thing: we had hope. Files were opening, hearts were opening, things were going to change. In the midst of a Church being called into question, religious life was more shaken than the rest, but we sensed that from the tsunami could emerge a renewed religious life, purified of its sectarian temptations, its cult of personality (of founders, of superiors), its ordinary authoritarianism and accepted humiliations, of the abuses that disfigured it.

I'm not idealizing anything: for you, this period has been grueling, and sometimes still is; grueling, not to say abominable. I wasn't just making grand prophetic speeches to supposedly shake you up a bit, as if circumstances weren't enough to shake the entire Church: at my small level too, without anything comparable to what congregation superiors had to face, I was beginning to discover revolting situations and to falter more than once. But we were building, liberating, moving toward a safer Church and, in our communities, toward more authentic relationships, more evangelical, without domination.

Seven years later, it's not about questioning the work accomplished—and accomplished very courageously in many congregations (proud that Corref has been at the forefront). But as always, we realize that the necessary liberation of speech has not produced all the expected effects. There are of course places where the old world resists: it would be naive to think that abuses belong only to the Church's past, alas. But above all, the new world is not so idyllic. For the superiors that you are, it's also a world of suspicion, perhaps even systematic suspicion

toward authority, which has sometimes emerged from the rubble. In the dock, in the front row: obedience. It's normal, after all, because it has served in such perverse ways. It's logical that in return, we look at it with caution. But should we throw the baby out with the bathwater, when the baby risks being nothing less than religious life itself? You know better than anyone that if there's no more obedience, there's not much left that works. For us Dominicans, it's the only one of the three vows we formulate explicitly, so you can imagine... A brother, reporting another's remark who exempted himself from Lauds to go jogging, saying "I consider I have the right" or "that it's worth a prayer," noted that a sentence beginning with "I consider" can never end well... If a superior's request must be evaluated with the psychologist and lawyer before responding to it, that changes things a bit. Without going that far, you can see what the risk is of a relationship with superiors under suspicion of abuse of authority and the threat of legal recourse: it complicates the exercise of your responsibilities a bit, already painful enough as it is. Of course, if anyone is to blame, it's the abusers: doubt about obedience is one more victim, less tragic no doubt than others, but considerable, of their misdeeds.

But it's not only a problem for superiors, an annoying grain of sand in the smooth functioning of our institutions. It raises more broadly dizzying questions: can every act of authority be read as abuse? Is obedience never anything but an instrument in the service of subjugation? We must remember that if the French Revolution abolished religious vows, it wasn't primarily out of frenzied anticlericalism or desire to seize the property of religious orders, nor even as was often said at the time to free unfortunates from cloisters who had never asked to enter them, but in coherence with a very powerful conception of the autonomous individual, who cannot alienate his own freedom, even voluntarily. We cannot dismiss this anthropology with a wave of the hand as "individualistic," an easily pejorative term, because it's this conception of man that has precisely helped us identify and refuse abuses of persons. We need this attention to each person's freedom. But must we then accept all the consequences of this blessed individualism? To put it another way, is it still possible to propose religious life after the abuse crisis, or is the first abuse, fundamentally, religious life itself?

Yet it seems to me that there's an even greater danger than this irruption of the juridical, and sometimes even the judicial, of the law that protects and the rule that stifles the spirit, into our religious life. A greater but more impalpable danger, impossible to measure objectively, and which I perhaps only sense through a series of unfortunate coincidences that don't make a statistic: you'll judge from your own experience. I want to speak of the rise of a certain bitterness. Bitterness toward superiors, or toward the congregation suddenly personified, because one isn't heard, encouraged, enlivened, considered. Superiors understand nothing: that's even how you recognize them. But sometimes, it seems to me that it's not the superiors who have disappointed, but life itself, which hasn't kept all its promises. We talk about the polytechniciens in religious life, who sometimes (not always, thank God) ostentatiously mourn the great future they'd been promised their whole youth, and who in the end haven't tasted the announced successes without ever quite renouncing them. If it were only the polytechniciens, we'd be fine, but there are many more who hoped to find happiness in religious life (wasn't it imprudently promised to them?), understood as the fulfillment of their being, as the actualization of all their potential (to say it with vaguely Thomistic vocabulary) or as the realization of the best version of themselves (to say it with the words of personal development, which have penetrated quite far into our discourse about ourselves). We know Flaubert's words in a letter to Louise Colet: "Happiness is a myth invented by the devil to make us despair."

Of course, looking after each person's flourishing in our communities is a good idea, better in any case than hoping for the sanctification of brothers and sisters. But promising that our way

of life will lead to this flourishing, as we no doubt want to do to turn our backs on a dolorist conception on which abuses could prosper, is to commit ourselves far beyond what we can reasonably do, far beyond what our different religious families propose, far beyond what Christ himself promises to those who follow him. The Beatitudes are a discourse on happiness, certainly, not on happiness through success. The tragedy of these unkept promises, of life in general, of religious life in particular, is that they can engender bitterness.

And bitterness, we know it well, rots everything, destroys everything at the root: it's what can make us throw in the towel. A sinful religious, that's okay. A religious who struggles with chastity, who fights with gluttony, who lets himself be dominated by impatience or anger, it's not lost: it's a religious who knows he needs grace, who needs God's mercy and that of his brothers, and who perhaps will better understand sinners. But a bitter religious, what can we do with him? Will he ask forgiveness, amend his ways? Will his own failings make him more indulgent? It's total catastrophe.

So what do we do? We do as usual when we don't know what else to do: we open the Bible. And when we're lazy, we go to the short books. Seven years ago, I opened with you the letter to Philemon and its twenty-five verses. Today, I'm thinking of the book of Haggai and its two chapters. It's not necessarily the biggest star of the Old Testament prophets, but there's plenty to read or reread there.

Haggai, who lives at the end of the 6th century BC, doesn't face the most tragic period of sacred history—two generations before him, the inhabitants of Jerusalem experienced an abominable siege, followed by destruction of the city and the Temple, then deportation of the population to Babylon. But Haggai's period, calmer, is nonetheless extremely depressing. The Babylonians had deported a good part of the population at the beginning of the century, but God, through the prophet Jeremiah, had promised the deportees that they would see the promised land again, that they would find Jerusalem again. After seventy years of exile, great joy: the Babylonians are defeated by the Persians, whose king, Cyrus, decides to end the exile of the Jews. It's the great return home, with enthusiasm: God hasn't forgotten us, and we're going to rediscover the splendor of David and Solomon's time. True, the bosses are the Persians, but we'll see what we'll see!

And precisely, we don't see much... No catastrophe, no. Simply, everything is more difficult than expected. First, the exiles returned to Jerusalem realize there are already people there: Jews who stayed in place at the time, because the Babylonians couldn't really deport everyone; and populations from the surrounding areas who came to settle during those seventy years of absence. Between those who return and those who are there, everything won't be simple, even among Jews. And then it's all very well to want to rebuild Jerusalem, its walls, its palaces, its Temple, but for all that, you need money, and Cyrus didn't give any, or not enough. In short, the great dream of return becomes not a nightmare, but a dreary awakening into a difficult daily life, counting pennies at the end of the month, noting that no problem is solved. They've even stopped rebuilding God's Temple, destroyed by the Babylonians. They'd started on it, full of enthusiasm, as soon as they returned from exile, and then faced with the scale of the task, they dropped it. Not definitively, but there were more urgent things. Everything had to be rebuilt. The Temple's time would come, but it wasn't the moment. That's where things stand, sixteen years after the return.

It's in this depressing period, at the end of summer 520, that a prophet about whom nothing else is known, Haggai, challenges the people of Jerusalem in God's name. Will God apologize

for this disappointing reality? Will he at least give some words of consolation and sweetness? Not at all. "Give careful thought to your ways," God begins: first look at who you are and what you do. And when we look, it's rather depressing: "You have planted much, but harvested little. You eat, but never have enough. You drink, but never have your fill. You put on clothes, but are not warm. You earn wages, only to put them in a purse with holes in it." A striking description of a mechanical life, on the surface of oneself, where we do everything we should, we eat, we drink, we dress, we go to work, we see people, we say Lauds and Vespers, we perhaps preach, we have meetings, but despite everything, something's missing, something important, something that gives meaning to all this routine. And about what's missing, Haggai has an idea: it's God's Temple, which we've neglected to rebuild.

"This is what the LORD Almighty says: Give careful thought to your ways. Go up into the mountains and bring down timber and build my house, so that I may take pleasure in it and be honored, says the LORD. You expected much, but see, it turned out to be little. What you brought home, I blew away. Why? declares the LORD Almighty. Because of my house, which remains a ruin, while each of you is busy with your own house."

Everyone said to themselves: I'll do my life first, my house, my business, and then afterwards I'll take care of God. But we'll take care of the most pressing things. That's why, says God, nothing works. In short, you might say in rugby that we need to put the church back in the middle of the village.

If we recognize ourselves in what Haggai describes for his not tragic but disappointing, bitter and fruitless time, then the question for us is: what is this temple that we must rebuild at all costs? How do we follow Haggai's lesson for the religious life of our time?

Of course, it's not a pagan, magical conception that's at stake. No need literally for a temple we wouldn't have (moreover, God urged David not to build it: you won't build me a house, I will build you a house). Nor an equally pagan approach: we haven't given God his share, so he sulks and punishes. A Polish brother told me 20 years ago: "It's normal that in France you no longer have vocations: you don't say the rosary, you don't say Mass." That annoyed me a bit: first because we do say Mass, and even the rosary, and without wanting to be snobby, the analysis of the secularization process was still a bit short. I imagine that 20 years later, the evolutions of Polish society have led him to revise his judgment and understand that the temple God wants isn't a little branch office where he can take his cut of the cake and where he'll take care of us in exchange. The idea of God who solves our problems and organizes our triumphs, of the plumber God, died on the cross.

So what? I don't claim to have covered the subject, but two remarks:

First, he does reproach men for having thought of themselves first before taking care of God. Not a whim, but a decentering. Baptismal life, religious life call us to this forcefully. So that's the secret? Renunciation, quite simply? It's as old as the rich young man! No doubt, but not necessarily so obvious. Generational effect: in my religious formation, not so long ago, they didn't talk to me much about it, presenting me rather with the positive and fulfilling dimension of our life. This is only possible if we've renounced ourselves: not being ourselves, thinking, speaking and defending our point of view, living. But precisely renouncing success: that's the lesson of the rich young man, who doesn't want to do wrong, but wants (already!) to succeed in his life. The pressure of happiness obsesses him, it's from that he should free himself. Caring about the temple more than about one's house means not taking oneself too seriously, or more

exactly knowing that what is serious in us is what God does there. It's no longer about succeeding in one's life, but more modestly about succeeding in living: despite missed opportunities, misunderstandings, absurdities, not letting oneself be won over by bitterness.

Paul-Dominique who taught Marxism all his life, when he preferred Saint Paul: his joy as an old brother, without an ounce of bitterness, that's succeeding in living. When he could have dwelt on it, because they didn't let him succeed in his life.

This questions our capacity to face disappointment and failure, even unjust refusal. If we don't know how to get past humiliation, following Christ is going to be complicated. What do we show the people we preach to... A ridge line: not to praise humiliation either... But generally life takes care of that on its own. The essential thing is not to be helpless. The Gospel gives us ammunition on every page on this question!

The abusive use of this Christian renunciation is as distorted as a grimace compared to a smile. Because what separates them is the expanse that distinguishes destroying and giving.

Second, giving is precisely what the Temple is for, which is the place of sacrifice.

Now "you are God's temple": my life, to learn to give myself in following Christ. And as long as not that, the sterility that Haggai denounces. If religious life can serve the Church and the world, it's as a school of self-giving. Which has nothing to do with self-destruction. Because a true conception of self-giving doesn't oppose the anthropology of the autonomous individual: in a sense, it presupposes and transcends it. If our religious life doesn't help us become ourselves (not in success, I won't go back to that), if it prevents me from existing as a subject, then I can no longer give myself. To give myself, there must exist an "I." Christ's cross is not the crowning of a life of silence and holy discretion, but the generous and total gift, without bitterness, of a full and true life.

Among the tragedies of abuse, there is the partial or total destruction of my capacity to give myself. Yet that's what I have most precious.

The abuse crisis obliges us to reinterrogate our vocabulary, our theology. A chance: to rediscover the true meaning of notions, detached from perverse uses. Not to abandon these terms, renunciation and sacrifice, because they could be made into instruments of destruction. To reread them in light of these painful lessons isn't to put a lid back on, but to continue meditating on following Christ.

That's the program Haggai proposes to us on our return from Exile, when so much needs rebuilding in the Church and in our congregations: to begin by rebuilding the Temple, by working on our capacity to give ourselves truly, freely, without concern for success. If we succeed in this, then everything won't be done: there will remain plenty of things for your working groups. But all the rest will be given to us as well.